CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 9 mai 2025. « Vollmond » par Pina BAUSCH et la Tanztheater Wuppertal

ll s’est passé quelque chose, au Théâtre de la Ville, en cette soiré du 9 mai 2025. Quelque chose d’aussi rare que précieux. Quinze ans que Paris attendait le retour du *Tanztheater Wuppertal* et de l’œuvre de sa fondatrice, Pina Bausch, disparue il y a près de seize ans. Quinze ans d’absence… Et pourtant, dès l’apparition de ce rocher massif qui trône au centre de la scène, on a retrouvé l’odeur de l’orage, la sensualité des corps en mouvement, cette inquiétude douce et joyeuse qui faisait le sel des oeuvres chorégraphique de Pina. *Vollmond*, créé en 2006, est l’une de ses dernières œuvres, est ainsi de retour – et elle nous a cueillis, bouleversés, subjugués !

Sous la pleine lune, propice aux rêves, aux désirs et aux confessions intimes, **Pina Bausch** déploie une galerie de portraits dansés d’une émotion brute. On y croise des êtres en quête d’amour, d’absolu, d’une connexion avec l’autre. Certains se frôlent, se repoussent, se cherchent avec une urgence désespérée. D’autres, seuls, semblent danser avec leur propre ombre. La scénographie de **Peter Pabst**, ce rocher énorme et immuable, dialogue avec la fragilité des sentiments

humains, tandis que la pluie, l’eau qui s’infiltre, qui ruisselle, qui inonde, devient un personnage à part entière, un miroir des passions et des larmes. Une œuvre où le théâtre dansé de Bausch atteint son apogée, mêlant le trivial et le poétique, le comique et le poignant, dans une danse ample, généreuse, d’une sensualité presque insolente.



Ce qui frappe d’abord, c’est l’énergie vitale qui émane de cette jeune troupe du ***Tanztheater Wuppertal***. La plupart de ces danseurs étaient des enfants lorsque Pina Bausch nous a quittés. Pourtant, ils incarnent son héritage avec une évidence confondante, comme si la mémoire de la chorégraphe coulait dans leurs veines, comme si l’eau qui les baigne sur scène était le fleuve d’une transmission intacte. Aux côtés des rares interprètes historiques encore présentes, témoins vivants du geste originel, cette nouvelle génération insuffle

à *Vollmond* une fougue, une précision et une liberté qui font revivre l'œuvre dans sa splendeur première. Les solos, sublimes, voient les bras s'allonger à l'infini, les corps se gorger de cette sève nouvelle, vitale, qui caractérise le style si reconnaissable de Bausch.

Dans *Vollmond*, l'eau est bien plus qu'un effet de scène : elle est le sens. D'abord fine pluie, puis cascade tumultueuse, elle transforme le plateau en piscine, en rivière, en océan d'une beauté à couper le souffle. Les danseurs glissent, tombent, se relèvent, s'éclaboussent, nagent. Chaque geste, chaque mouvement devient une exploration de la matière liquide, un dialogue entre le corps et l'élément. On se souvient de la scène mythique où **Ditta Miranda Jasjfi**, une des dernières interprètes originales, fouette l'eau de ses cheveux, créant un arc de diamants sous les projecteurs. C'est le moment de grâce absolue, une image qui restera gravée dans les mémoires, comme un éclat de lune dans la nuit parisienne.

Derrière cette résurrection, il y a un homme : **Boris Charmatz**. Nommé à la direction artistique du ***Tanztheater Wuppertal*** en 2022, le chorégraphe français a accepté un défi colossal : succéder à Pina Bausch et insuffler une nouvelle vie à sa compagnie légendaire. Pendant trois saisons, il a conjugué la préservation rigoureuse du répertoire avec des créations audacieuses, parfois hors les murs, dans des lieux iconiques de Wuppertal comme la cathédrale brutaliste de Neviges ou un terrain de football. Son départ à l'été 2025, annoncé quelques mois avant cette soirée parisienne, donne à cette représentation une résonance particulière. À travers *Vollmond*, c'est aussi l'héritage de son travail de passeur que l'on célèbre : il a su maintenir vivante la flamme de Bausch tout en ouvrant la compagnie à de nouveaux horizons, comme en témoigne son projet *Club Amour* qui faisait dialoguer Bausch et ses propres pièces.



La seconde partie du spectacle, plus intense, plus crépusculaire, est irradiée par la lumière mélancolique de la lune. Les tableaux s'enchaînent, plus dansants, plus physiques. La pluie redouble d'intensité, les corps s'abandonnent à la transe collective. Sur un *jazz* sauvage, le final explose en une célébration délirante et joyeuse : les danseurs, épuisés mais exaltés, se jettent des seaux d'eau, jouent, crient, vivent. On assiste, émerveillé, à ce spectacle d'une beauté et d'une humanité totales. On comprend soudain que *Vollmond* n'est pas une pièce sur l'amour, mais sur l'espoir, sur la nécessité de se jeter dans l'inconnu, même si on doit en ressortir trempé, vulnérable, mais vivant.

Ce retour de Pina Bausch à Paris est un moment d'histoire. Le public du **Théâtre de la Ville**, debout, a applaudi longtemps, envoûté par ce voyage au cœur de l'âme humaine. Avec *Vollmond*, le **Tanztheater Wuppertal** signe une reprise éblouissante et

émouvante, prouvant avec éclat que l'héritage de la grande chorégraphe est entre de bonnes mains, qu'il reste une source inépuisable d'inspiration. Et grâce à **Boris Charmatz,** à son audace et à sa passion, ce patrimoine unique a été préservé et réinventé pour les générations futures. On ne sort jamais indemne d'un spectacle de Pina Bausch. Et c'est pour cela qu'on l'aime. Une soirée d'anthologie, un pur moment d'émotion, de poésie et de vie !

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 9 mai 2025. « Vollmond » par Pina BAUSCH. Crédit photographique © Martin Argyroglo

---

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 22 juin 2024. « Barbe-Bleue » par Pina BAUSCH et le Ballet de l'Opéra national de Paris

De son arrivée à la Cour de France en 1774, à l'âge de 14 ans, Marie-Antoinette exprime sans discontinuité un intérêt pour la musique. Davantage qu'une amatrice, elle arbitre le goût, formulant ses préférences, imposant aussi ses compositeurs.

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 23 avril 2024. « Sweet Mambo » de Pina BAUSCH par la Tanztheater Wuppertal et la Compagnie Terrain

C’est une soirée chargée d’histoire et d’émotion qui nous a été offerte le 23 avril 2024 au Théâtre de la Ville. Sous la houlette de Boris Charmatz, le *Tanztheater Wuppertal* et la Compagnie Terrainrelevaient le défi de faire revivre*Sweet Mambo*, l’avant-dernière pièce de Pina Bausch, créée en 2008, un an avant sa disparition . Et ce pari est magnifiquement réussi, offrant un spectacle qui vibre de la double énergie de la mémoire et du renouveau.

D’emblée, la scène installe une forme de transmission. La jeune **Naomi Brito**, nouvelle dans la compagnie, ouvre le bal avec une danse fluide avant de murmurer son nom comme une incantation : « *N’oubliez pas, Naomi* ». Ce simple geste résonne comme un passage de témoin entre les générations, entre les danseurs historiques qui ont connu Pina et ceux qui perpétuent son héritage aujourd’hui. Le plateau réunit en effet sept interprètes de la création originale, rejoints par

trois nouveaux venus, créant une tension palpable entre la fidélité et le renouvellement. La superposition des âges et des expériences confère à la pièce une densité phénoménale où la danse semble transfigurée par le temps qui passe.

Sweet Mambo déploie un univers où la quête de l'autre vire parfois au jeu de massacre. Six femmes mènent la danse, élégantes et sensuelles, mais dont les solitudes et les tourments percent sous les sourires. Face à elles, trois hommes en costumes noirs, à la fois séducteurs insistants et faire-valoir muets, dont les sollicitations oscillent entre la drague et le harcèlement. La pièce met ainsi en lumière, avec une lucidité parfois grinçante, la violence sourde qui peut émailler les relations entre les sexes. « *La vie c'est comme un vélo, ou tu roules ou tu tombe*s », lance **Nazareth Panadero**, résumant avec un humour désabusé l'urgence vitale qui traverse la pièce.



Le spectacle semble jouer avec le temps, entre scènes qui se répètent et gestes étirés, créant ce sentiment familier et étrange qui caractérise l'œuvre de Pina Bausch. La répétition des noms en guise de ritournelle, les courses folles des danseuses interrompues par les hommes, le balancement incessant des bras : tout concourt à une dramaturgie où la danse se fait récit fragmenté des obsessions humaines. Les costumes de **Marion Cito**, robes vaporeuses et colorées qui soulignent les formes et ondulent au gré des mouvements, renforcent cette atmosphère à la fois sensuelle et poétique. Si la première partie peut sembler parfois plus lisse, la seconde moitié du spectacle nous emporte dans une cavalcade d'émotions et de virtuosité. La gestuelle se fait plus intense, plus urgente, portée par des duos sensuels et des courses effrénées. Les voiles blancs de la scénographie s'envolent sous l'effet des ventilateurs, laissant apparaître les corps en une danse presque aérienne, comme un souffle venu du passé qui viendrait nous effleurer.

Sweet Mambo est bien plus qu'un hommage nostalgique. En interrogeant la place des femmes et les mécanismes de la séduction, **Pina Bausch** posait déjà un regard amusé et profond sur nos solitudes. Aujourd'hui, sous la direction de **Boris Charmatz** et grâce à la présence de ces danseurs-mémoires, le spectacle résonne avec une force nouvelle. La puissance des corps qui ont vieilli, la gravité des visages au moment des saluts, tout cela témoigne d'une œuvre vivante, qui ne cesse de se réinventer et de nous parler de notre humanité fragile.



CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 23 avril 2024. « Sweet Mambo » de Pina BAUSCH par la Tanztheater Wuppertal et la Compagnie Terrain. Crédit photographique (c) Krauskopf

---

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2023.

« Palermo, Palermo » par Pina BAUSCH et la Tanztheater Wuppertal

Dans le vaste vaisseau de granit rose qu'est l'Opéra Berlioz de Montpellier, le 1er juillet 2023, le 43e festival Montpellier Danse a vécu l'un des moments les plus forts de sa nouvelle édition en accueillant la reprise tant attendue de *Palermo, Palermo* de Pina Bausch, performé par la fameuse *Tanztheater Wuppertal*, et dont l'imposante scénographie est constituée d'un immense mur de briques, massif et menaçant, occupant toute la scène. Puis, lentement, presque imperceptiblement, il se mit à vibrer, avant de s'effondrer dans un fracas sourd, libérant un nuage de poussière qui envahit la salle. Ce geste inaugural, d'une puissance visuelle inouïe, n'a pas fini de hanter les esprits.

Beaucoup ont vu, dans ce mur qui tombait, l'écho de celui de Berlin, dont la chute, la même année, résonnait comme une prémonition. Mais **Pina Bausch** et son scénographe **Peter Pabst**, visionnaires, parlaient déjà des « *murs invisibles* », ceux qui se dressent dans nos têtes, entre les êtres, dans les villes. Ce cataclysme scénique ne fut pas un symbole politique, mais l'ouverture d'un espace de possibles, une métaphore puissante de notre fragilité collective, un « anti-décor » qui engendra une dramaturgie inédite.

Lorsque le nuage de poussière se dissipa, ce ne fut pas la

fin, mais un commencement. Le plateau, jonché de gravats, de sable rose et de détritus, devint un terrain de jeu et de survie pour les vingt-deux interprètes. Ce paysage post-apocalyptique, d'une beauté âpre, était le théâtre de leurs existences. Chaque danseur avançait, semblait-il, avec sa propre histoire, ses blessures et ses élans, comme des rescapés d'un monde en ruine. Ce que Pina Bausch nous offrait là, c'était une fresque de l'intime, où la beauté, la tendresse et l'absurde côtoyaient la violence et une profonde détresse.



Car la pièce, dans sa structure fragmentée, tient moins du récit linéaire que d'un kaléidoscope d'émotions. Sur un tapis de gravats, se succèdent des saynètes d'une rare intensité. On rit et on est bouleversé par la performance d'une danseuse historique, **Julie Shanahan**, qui, hystérique et inondée de tomates, implore qu'on la prenne dans ses bras. La même image obsédante revient : celle du désir d'amour, d'un contact salvateur, comme un leitmotiv lancinant. L'humour, tendre et grinçant, est partout. La danseuse **Nazareth Panadero**, invitée d'exception, livre un numéro de fou rire avec son monologue délirant sur des spaghettis, tandis qu'un homme, **Andreï Berezin**, donne un concert de saxophone aux chandelles, ou qu'un autre fait frire des œufs sur un fer à repasser. L'eau qui se transmet de main en main comme un trésor, le marché noir de la viande, les sacs d'ordures semés avec la solennité d'un rituel, tout concourt à évoquer, sans jamais le nommer, un monde en état d'urgence, cruel et chaotique, qui est, hélas, resté le nôtre.

Pourtant, au milieu de ces décombres, une danse absolument

nouvelle émerge. Elle est faite de gestes du quotidien, de répétitions obsessionnelles, de courses et de traversées lentes, de processions hiératiques. Les interprètes, dans une gestuelle fluide où chaque détail compte, usent de leur corps comme d'un langage personnel. On est happé par la force magnétique de la compagnie, par cette manière unique d'habiter l'espace, de le transformer par une présence brute et authentique. Le final, notamment, est d'une beauté déchirante : une procession d'êtres courbés, épuisés mais avançant, tous ensemble, dans une danse de la survie qui serre le cœur.

Palermo, Palermo est une expérience qui vous submerge, vous bouleverse et vous transforme. Le temps d'une soirée, Montpellier a vibré au rythme des cloches et du chant des cigales de Palerme, pour assister à la résurrection d'une œuvre qui, trente-quatre ans après sa création, n'a rien perdu de sa déconcertante modernité, de sa force de frappe émotionnelle, ni de son humanité fulgurante.

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2023. « Palermo, Palermo » par Pina Bausch et la Tanztheater Wuppertal. Crédit photographique (c) Evangelos Rodoulis

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 2 décembre 2022. « Kontakthof » par Pina BAUSCH et le Ballet de l’Opéra national de Paris

Qui donc est elle? Virginaliste de bonne famille, assise dans le coin à peine éclairé d’une pièce richement décorée, la jeune femme de Vermeer exprime allusivement sa conception de l’amour. Amour idéal et vertueux fondé sur l’harmonie et la concorde.

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra National de Paris (Palais Garnier), le 3 mai 2014. Orphée et Eurydice : opéra dansé en 4 tableaux. Christoph W. Gluck, musique. Pina Baush, chorégraphie et

mise en scène. Yun Jung Choi, Maria Riccarda Wesseling, Jaël Azzareti, chant. Stéphane Bullion, Marie-Agnès Gillot, Muriel Zusperreguy, Ballet de l'Opéra. Ensemble et choeur Balthasar-Neumann. Thomas Hengelbrock, direction musicale.



Reprise d'Orphée et Eurydice de Pina Bausch à l'Opéra National de Paris. Le Palais Garnier accueille le choeur et l'orchestre Balthasar-Neumann dirigé par Thomas Hengelbrock. L'opéra dansé du 20e siècle par excellence, l'oeuvre puissante est une vision chorégraphique du mythe d'Orphée aux enfers, crée en 1975 sur la musique sublime de l'opéra éponyme du Chevalier Gluck.

Le mythe transfiguré

Nul mélomane ne peut rester insensible au formidable travail de la chorégraphe allemande dans ce chef d'oeuvre. Dans les 4 tableaux d'Orphée, s'affirment les traits typiques du langage Bausch, des formes répétées, une puissante expressivité dans

les mouvements, des bras désarticulés, et cette étrange sensation de tension et d'intensité. Mais aussi une musicalité accrue et un entrain dramatique progressif et cohérent. La partition est celle de la version française de 1774, même si le rôle d'Orphée est chanté par la mezzo Maria Riccarda Wesseling et non par un haute-contre, et qu'il s'agît, naturellement, d'un texte en langue allemande. Paraissent aussi Yun Jung Choi dans le rôle d'Eurydice et Jaël Azzareti dans celui d'Amour. Les trois interprètes offrent une performance de grande qualité. Wesseling est davantage touchante dans le célèbre air du deuxième acte « Quel nouveau ciel pare ces lieux ? » qui est aussi l'un des moments les plus sublimes pour l'orchestre Balthasar-Neumann jouant sur instruments d'époque.

Mais n'oublions pas qu'il s'agît, avant tout, d'une œuvre chorégraphique. La musique ainsi que le texte sont des strates de signification dont Pina Bausch se sert pour mettre en mouvement le mythe d'Orphée. Elle se détache de l'oeuvre de Gluck notamment par l'absence de lieto fine si cher au XVIIIe siècle. Les rôles-titres sont interprétés par deux des plus brillantes Etoiles de la compagnie parisienne, Stéphane Bullion et Marie-Agnès Gillot. L'Orphée de Bullion est d'une grande intensité. La force de sa prestation va crescendo. Si au début nous le trouvons un peu froid dans l'expression, il incarne rapidement l'artiste aux sentiments conflictuels en une souffrance d'une terrible beauté. Son duo avec Gillot est très réussi. Même si Eurydice ne danse qu'à partir du troisième tableaux, sa présence sur scène a toujours quelque chose de captivant. Quand elle danse, l'espace se transforme. Nous ne savons pas ni pourquoi ni comment, mais elle fait preuve d'un abandon touchant et troublant. Muriel Zusperreguy, première danseuse, interprète le rôle d'Amour de façon tout à fait pétillante et aérienne.

Remarquons également les 3 interprètes de Cerbère, gardien des enfers. Il s'agît du trio composé par Aurélien Houette avec

l’agilité virtuose qui lui est propre, Vincent Cordier au physique et mouvements imposants, mais pas très souple, et Alexis Renaud avec un bel équilibre d’élégance et virilité. Ils sont le point focal du deuxième tableau « Violence » et réussissent à crisper le public par leur entrain. Le corps de ballet est présent dans tous les tableaux et parfaitement utilisé. Le troisième, « Paix », est un sublime et éthéré prélude au quatrième. Le travail des mains et bras des filles du corps est tout particulièrement remarquable. Le dernier mouvement « Mort », même si un peu ingrat pour l’Orphée danseur, est un véritable tour de force pour l’Eurydice de Marie-Agnès Gillot.

L’expérience du mythe d’Orphée transfiguré par les talents concertés de Pina Bausch, par les formidables danseurs du Ballet de l’Opéra National de Paris et les chanteurs et musiciens de grand talent, à la fosse comme sur le plateau, réalisent à nouveau un tour de force. Spectacle magistral à l’affiche du Palais Garnier jusqu’au 21 mai 2014.